

LE PAYS DE FRANCE



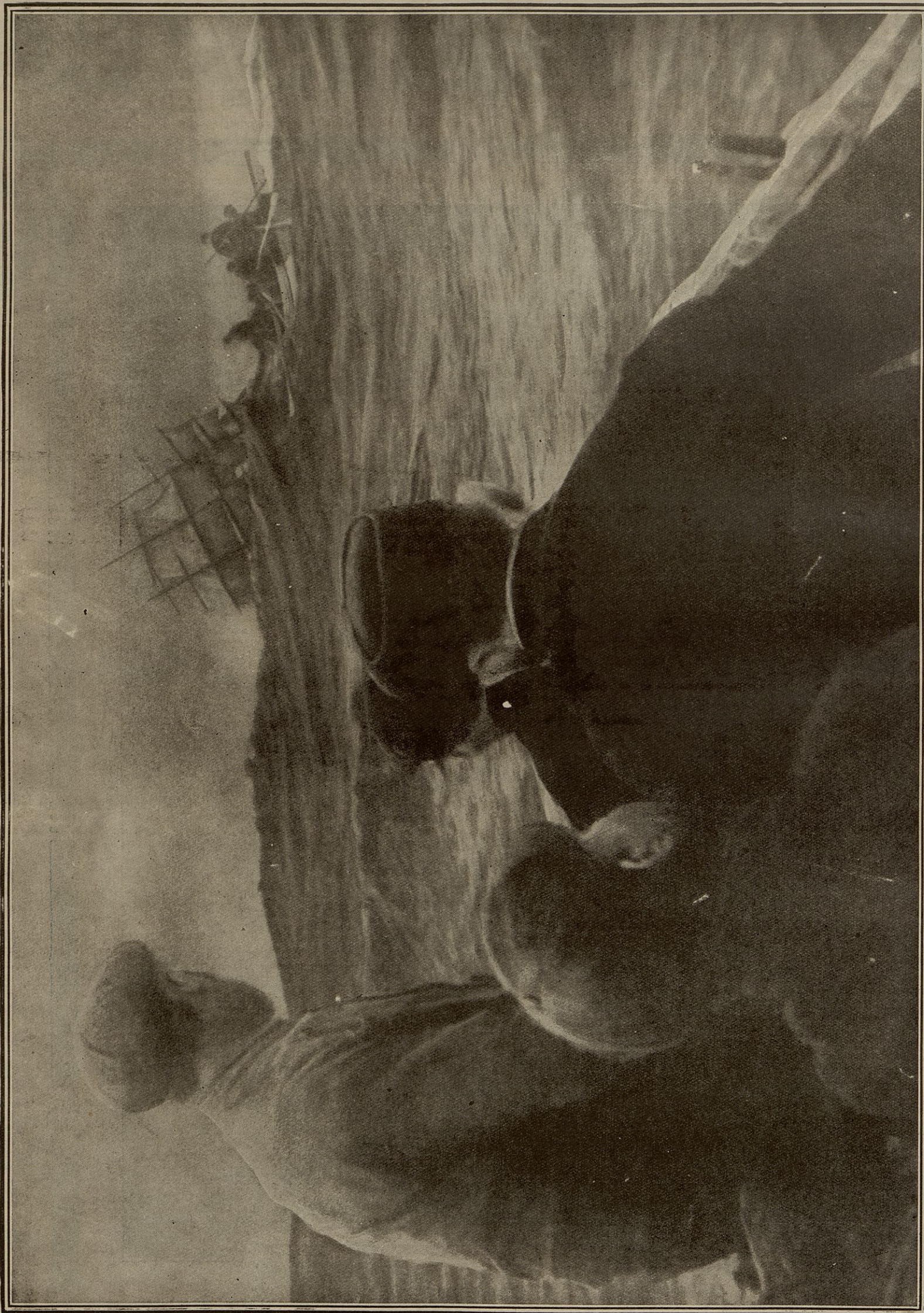
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Genl Averesco
DE L'ARMÉE ROUMAINE

Abonnement pour la France....15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger...20 Frs.



Ce beau trois-mâts franc allait entrer dans un port d'Angleterre lorsqu'il fut arrêté à proximité de la côte et torpillé par un sous-marin. Naviguant à bonne allure, il était venu debout au vent pour répondre à l'appel du boche ; aussi voit-on ses voiles encore masquées au moment où il sombre. L'équipage s'est réfugié dans la chaloupe ; il se hâte de s'éloigner pour éviter le remous qui va se produire quand le bâtiment s'abîmera dans les flots. Quant au pirate, son crime commis, il est parti à la découverte de nouvelles victimes. La photographie de ce drame a été prise de l'embarcation que l'on voit ici au premier plan et qui accourait au secours des naufragés.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 22 au 29 Mars

D'ARRAS à l'Aisne des progrès appréciables ont été de nouveau réalisés au cours de cette période, tant par nos propres armées que par celles de nos alliés. Toutefois ils ont été plus lents qu'au cours des journées précédentes, l'ennemi ayant réagi en plusieurs endroits avec une énergie qui a retardé nos opérations. En fait, on se bat sur toute la ligne. Le 23, nos alliés ont à repousser des contre-attaques près d'Aizecourt-le-Bas, Beaumetz et Vraucourt. Cela donne lieu à un violent combat dans lequel les Allemands ont le dessous et perdent des prisonniers ; nos alliés, le même jour, progressent aux environs d'Ecoust et de Croisilles. Les Anglais ont à manœuvrer là sur un terrain difficile : aussi, le lendemain, tout ce qu'ils peuvent faire est de se consolider à l'ouest de Croisilles. On les attaque au nord de la route Bapaume-Cambrai, à Beaumetz-lès-Cambrai, ils repoussent l'assaillant. Le 25, les Anglais occupent Roisel, localité sise à l'est de

Péronne ; attaqués de nouveau à Beaumetz-lès-Cambrai, ils chassent les Allemands. Pendant ce temps, ils marquent une progression d'environ 2 kilomètres et demi au sud-ouest et à l'ouest d'Ecoust-Saint-Mein. Le 26, ils enlèvent le village de Lagnicourt, au nord de la route Bapaume-Cambrai, et l'ennemi laisse entre leurs mains une mitrailleuse et 30 prisonniers. Le 27, la cavalerie de nos alliés chasse les Allemands des villages de Longavesnes, Liéramont, Equancourt, et y fait de nombreux prisonniers. Les Boches recommencent à les attaquer à Beaumetz-lès-Cambrai, remportent un petit succès momentané et finalement sont battus et chassés.

Le 28, la cavalerie britannique, continuant à harceler l'ennemi, lui prend les villages de Villers-Faucon et Saulcourt,

lui fait des prisonniers et lui enlève quatre mitrailleuses. Nos alliés gagnent encore au nord de Doignies et de Lagnicourt, ainsi qu'au sud et à l'ouest de Croisilles ; sur ce dernier point notamment on peut constater plus de vigueur que les autres jours dans la résistance opposée par les Allemands. Ceux-ci ne se résignent pas à laisser aux Anglais Equancourt ; ils essaient de le reprendre et cette initiative ne se traduit pour eux que par de grosses pertes.

Sur le front britannique Ypres-Arras, nous assistons à la continuation de la guerre de tranchées, que ne marque aucun fait très important. Raids contre les positions de l'ennemi, petites batailles entre détachements, essais de surprises tentés tantôt par l'un, tantôt par l'autre des adversaires en présence, telles sont les petites affaires que relatent les communiqués ; elles sont généralement bonnes pour nos alliés, auxquels elles valent toujours quelques prisonniers, et coûteuses pour les Allemands qui laissent beaucoup des leurs sur le terrain. L'activité de l'artillerie est toujours très grande, et les aviateurs continuent à se distinguer par leur intrépidité.

Sur le front français aussi la lutte a été incessante. Les Allemands ne reculent plus que pas à pas, mais enfin ils reculent, et ce n'est plus volontairement, comme ils ont pu le dire du début de leur retraite. Ils font bien au contraire tout ce qu'ils peuvent pour nous empêcher d'aller si vite. Le 22, nos troupes livrent au nord de Tergnier un vif combat qui leur permet d'élargir leurs positions à l'est du canal de Saint-Quentin, malgré les violentes réactions par lesquelles les Allemands essaient de les en déloger. Nous progressons au sud de l'Oise et au nord de Soissons, dans la région de Vrégnay, recouvrant de ce fait un certain nombre de villages. Cet échec exaspère les Allemands qui nous assaillent de violentes contre-attaques dans cette région. Par trois fois elles sont dispersées, sur la ligne Vrégnay-Chivres, par nos tirs de barrage, pendant que nos batteries, au sud de l'Aisne, prenant leurs troupes en enfilade, leur infligent des pertes élevées. Au sud de l'Oise encore, signalons le passage de l'Ailette par quelques-uns de nos détachements.

La journée du 23 n'est pas moins bien remplie. Nos troupes continuent à franchir l'Ailette. Des combats plus ou moins importants se livrent sur toute l'étendue de notre front, ayant généralement pour résultats des progrès de nos troupes. Il en est ainsi notamment au nord-est de Saint-Simon, où nous rejetons l'ennemi jusqu'à Grand-Seraucourt, ainsi qu'au nord et à l'est du canal de Saint-Quentin, entre Somme et Oise ; les Alle-

mands sont refoulés de deux à quatre kilomètres. Enfin, au nord-est de Tergnier, nos détachements atteignent des hauteurs qui dominent immédiatement la vallée de l'Oise. Dans cette région, les Allemands ont tendu des inondations pour enrayer notre avance : la ville de La Fère est sous l'eau.

Le 24, nous continuons à gagner du terrain. D'abord, au nord de la Somme : les Allemands, repoussés jusqu'à Savy, s'arrêtent là et se terrent dans des tranchées préparées à l'avance. Puis nous progressons au delà du Grand-Seraucourt et de Gibercourt. Enfin, dans la région de Tergnier nos troupes s'emparent de la rive ouest de l'Oise, depuis les faubourgs de La Fère jusqu'au nord de Verneuil. Deux forts de la défense de La Fère tombent entre nos mains. Sur l'autre rive de l'Oise, malgré l'inondation tendue par les Allemands, nous continuons à progresser sur la rive Est de l'Ailette, nous nous emparons de plusieurs villages et nous rejetons les arrière-gardes ennemies dans la basse forêt de Coucy.

Le 25 nous voit gagner encore quelque avance en direction de Saint-Quentin. Entre Somme et Oise, l'ennemi est chassé de l'importante position Castres-Essigny-le-Grand, cote 121. Au sud de l'Oise, nos troupes pénètrent dans la basse forêt de Coucy et atteignent les abords de Folembrey et de Coucy-le-Château : les Allemands subissent là de grandes pertes. De nombreuses contre-attaques, un peu partout, sont repoussées. Le 26, continuation de notre avance au sud de l'Oise ; le terrain devient très difficile ; néanmoins nos troupes bousculent les Boches et occupent Folembrey et la Feuillée. Nous avons à enregistrer aussi quelques progrès au nord de Soissons, dans la région de Vrégnay. Le 27 est une journée brillante pour nos soldats, dont l'ardeur est stimulée par le spectacle des ravages que les Allemands ont commis dans cette malheureuse région. Toute la basse forêt de Coucy, les villages de Petit-Barisis, Verneuil, Coucy-la-Ville sont enlevés. Nos éléments avancés atteignent les lisières Ouest de la forêt de Saint-Gobain et de la haute forêt de Coucy. Le même jour, Coucy-le-Château, que les Allemands défendent avec une énergie particulière, leur est cependant repris. Progrès encore au nord de Soissons, au delà de Neuville-sur-Margival et au nord-est de Leuilly.

Le secteur à l'est de Leuilly-Neuville-sur-Margival est assez profondément entamé le 28 : nos hommes prennent là aux Boches plusieurs points d'appui importants ; d'autre part, ils réalisent de nouveaux progrès au nord de l'Ailette.

Nous avons eu à repousser, le 28, une forte attaque, qu'avait précédée un fort bombardement, contre nos positions à l'ouest de Maisons-de-Champagne : l'ennemi a pris pied — pour peu de temps — dans quelques éléments de première ligne. Mais les tentatives sur Maisons-de-Champagne même ont échoué.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL AVERESCO

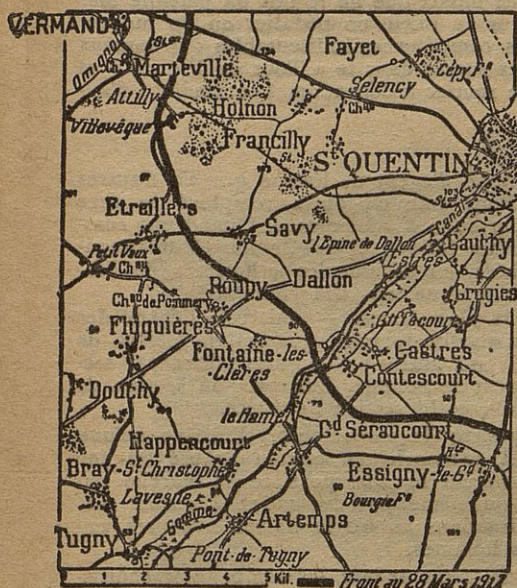
Des chefs de l'armée roumaine, le général Averesco est sans doute le plus populaire, car il est sorti du rang. Né en Bessarabie roumaine le 9 mars 1859, il s'engagea en 1876 et fit la campagne de 1877 comme soldat ; il y gagna les galons de sergent-major.

En 1881, ayant obtenu le grade de sous-lieutenant, il fut envoyé à l'Ecole militaire de Turin.

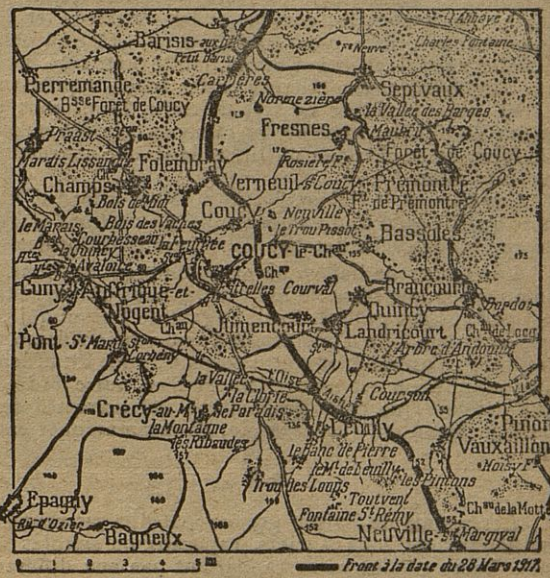
Professeur à l'Ecole de guerre, colonel en 1901, général de brigade en 1906, il rétablit l'ordre lors des troubles agraires. Ministre de la guerre en 1907, il réorganisa l'armée roumaine. Comme chef d'état-major général il dirigea la campagne de 1913, modèle de science tactique.

Au cours de la guerre actuelle, il fut très souvent appelé à rétablir des situations extrêmement délicates.

Le général Averesco a été nommé, le 12 janvier 1917, commandant en chef de l'armée roumaine, et le roi lui a décerné la grand-croix de la Couronne de Roumanie.



NOTRE LIGNE DEVANT SAINT-QUENTIN.



LE MASSIF DE LA FORÊT DE COUCY.

LES AGENTS DE LIAISON

J'ai parlé récemment, ici même, de ce qu'on appelle à l'armée les « spécialistes », et je leur ai rendu la plus élémentaire justice en disant qu'ils ne sont pas à l'abri du danger, loin de là, et qu'ils risquent généralement autant et parfois davantage que les fantassins qui occupent les tranchées.

Mais, à l'exclusion des autres, j'ai montré plus spécialement quelle est la besogne délicate et périlleuse des téléphonistes. Aujourd'hui je voudrais attirer l'attention du lecteur sur le courage particulier de l'agent de liaison, et sur les difficultés inouïes qu'il trouve à remplir son rôle dans cette vaste tragédie qu'est la guerre actuelle.

Cependant, interrogez un poilu, demandez-lui s'il accepterait volontiers ce rôle. Il vous répondra un : « oui ! » enthousiaste. C'est d'abord que le poilu est brave et qu'il ne boude pas le danger. C'est ensuite qu'il aspire au plus grand confort possible — si l'on peut parler de confort pour tout ce qui est au front.

En effet, l'agent de liaison, très exposé, se dépensant sans compter et ne prenant qu'un repos insignifiant en première ligne, se trouve tout d'un coup placé dans les meilleures conditions lorsque son régiment retourne au cantonnement de l'arrière. Comme il n'est pas affecté à une compagnie, et que, bien que rattaché pour la forme — et les questions de comptabilité — à la C. H. R. (compagnie hors rang), il fait partie d'un petit groupement indépendant comme celui des ouvriers (armurier, cordonnier, tailleur, maréchal ferrant, etc...), des musiciens ou des conducteurs du train régimentaire, il jouit d'une liberté relative, esquive facilement les corvées et les exercices, et forme avec ses camarades, pour les repas, une « popote » intime où, grâce au petit nombre des convives, un cuisinier improvisé, et pas moins habile pour cela, peut remplacer la soupe et le rata habituels par des biftecks et des frites, suprême régal du soldat.

Et puis, bien que ce soit défendu, la plupart du temps, par le colonel, l'agent de liaison, libre de ses mouvements dès qu'on arrive au cantonnement, a le loisir de se chercher un lit, et le trouve aisément, puisqu'il est débrouillard par définition.

Car l'agent de liaison doit être débrouillard. C'est la principale, l'indispensable qualité qu'il faut exiger de lui. Et c'est une qualité qui se rencontre facilement dans l'armée française.

Les agents de liaison ne se ressemblent pas tous. Il y a pour eux une sorte de hiérarchie, mais qui ne se traduit pas par des galons. Seul, l'agent de liaison qui circule en automobile d'une armée à une armée voisine, ou d'un corps d'armée à un autre corps d'armée est officier. Mais sa mission est naturellement d'un autre ordre et plus délicate que celle de l'homme qui permet à deux chefs de bataillon, par exemple, de communiquer entre eux.

Les agents de liaison proprement dits peuvent être indifféremment sous-officiers, caporaux ou simples soldats. Leurs grades ne se rapportent pas aux différents genres de liaisons qu'ils assurent.

D'autre part, on n'assure pas les liaisons dans la tranchée comme on les assurerait dans une guerre de mouvement. Il est évident que, durant le premier mois de la guerre ainsi qu'au cours de notre récente avance, on a utilisé davantage les cavaliers et les cyclistes que dans les attaques de Champagne, de Verdun ou de la Somme, où l'objectif à atteindre était un blockhaus ou un système de tranchées, et où le terrain était bouleversé par un bombardement terrible. Dans ces attaques, où la progression était nécessairement limitée, il eût été impossible à un cavalier ou à un cycliste de se mouvoir rapidement sur la zone située entre les parallèles de départ et les lignes ennemies à atteindre — cette zone que nos alliés Anglais appellent le « no man's land ». Seul, un fantassin pouvait s'y risquer, en rampant et en sautant de trou d'obus en trou d'obus.

D'ailleurs bien d'autres difficultés peuvent entraver la marche de l'agent de liaison : arbres abattus, fils de fer arrachés par le pilonnage du sol, débris de toute sorte jonchant par endroits le terrain inégal, bouleversé par la mitraille.

Je ne reviendrai pas sur les liaisons qui se font en automobile, et dont j'ai parlé plus haut, car elles ne rentrent pas exactement dans le cadre de cet article.

Il y a en somme quatre sortes d'agents de liaison, diversement employés : les motocyclistes, les agents montés, les cyclistes et les fantassins.

Les motocyclistes font communiquer les divisions entre elles. Mais ils ont surtout pour mission de porter les plis de la division où ils sont attachés aux brigades de cette division, ou de leur brigade à ses différents régiments. Ils ont une réputation justifiée d'audace. En effet, les routes qu'ils parcourent à toute vitesse sont le plus souvent soumises à des marmittages réguliers puisque ce sont ces mêmes routes qu'empruntent les convois de ravitaillement. Et quand ils ont la chance d'échapper aux marmittes, ce n'est fréquemment que pour faire des chutes dangereuses dans les entonnoirs. Le motocycliste civil qui roule à bonne allure sur une route bien entretenue ne se doute pas de la difficulté qu'il y a à éviter les trous d'obus dont les chaussées du front sont criblées.

La nuit, le danger augmente. Les flammes du moteur sont facilement visibles. Dès qu'un observateur ennemi les aperçoit, il demande à l'artillerie d'ouvrir le feu. Les routes étant exactement repérées, le pointage est facile, et le motocycliste n'a d'autre ressource que « d'ouvrir les gaz » et de filer à une vitesse folle sans se soucier des accidents de terrain.

Chaque régiment d'infanterie possède quatre ou six éclaireurs montés. En principe, ces éclaireurs précèdent le régiment lorsqu'il est en marche, et explorent la route et ses abords devant lui. Mais la guerre de tranchées

ayant supprimé pour eux cette utilisation, ils sont devenus en réalité, dans la plupart des régiments, des agents de liaison.

Trois d'entre eux sont respectivement affectés aux trois bataillons du régiment. Le ou les autres restent au P. C. (poste de commandement) du colonel, à la disposition de celui-ci.

Ces agents montés sont généralement distraits des régiments de cavalerie qui font partie de la division. Ils forment, au repos, un petit groupe sous le commandement d'un des leurs, qui a les galons de maréchal des logis.

Chaque régiment comporte aussi cinq ou six agents de liaison cyclistes, qui sont à demeure au P. C. du colonel. Ils rayonnent de là vers tous les points du secteur occupé par le régiment.

Il est rare qu'un cycliste ne passe pas dix heures sur douze sur sa machine. Quand il ne va pas porter un pli en première ligne — et il doit alors abandonner son vélo à l'entrée des boyaux — il est envoyé au cantonnement le plus proche pour faire les provisions nécessaires.

Dans un régiment dont je ne citerai pas le numéro, un cycliste, revêtu de la confiance du cuisinier du colonel, avait la mission d'aller chaque matin jusqu'à une petite ville située à douze kilomètres à l'arrière, afin d'y chercher les œufs, le beurre, les légumes destinés aux repas du petit état-major. Il portait même, en bandoulière, un de ces solides filets dont se servent les ménagères. Et ne croyez pas que c'était là une mission aisée : la route qu'il devait parcourir était fréquemment arrosée par l'artillerie ennemie.

Les emplois d'agents de liaison cyclistes sont remplis, on peut en être sûr, par des « compétences ». C'est qu'il est nécessaire de savoir se servir d'une machine mieux que ne le fait un paisible touriste. Et il faut être capable de réparer un pneu, un pédalier ou un moyeu. J'ai rencontré, parmi ces cyclistes, des compétences indiscutables : le fameux coureur Cottrel, dont on se rappelle les succès dans le « Tour de France » et sur la piste du Vélodrome d'Hiver ; le routier indépendant Lenormand ; d'autres encore.

Passons maintenant à ce dernier type d'agent de liaison qui n'a d'autres ressources que le moteur humain. Pour celui-ci, on a remplacé le titre d'« agent » par celui d'« homme ». Quand une compagnie vient d'être formée, et qu'elle doit bientôt monter aux tranchées, on désigne les « hommes de liaison ». Ce sont presque tous des volontaires.

Il y en a le plus souvent — mais cela dépend des unités — deux par compagnie, qui font la liaison de leur compagnie aux autres compagnies ; deux par section qui assurent le contact, l'un avec la section de gauche, l'autre avec la section de droite.

Dans la guerre de mouvement, il arrive qu'une unité, ayant à parcourir un terrain exposé au feu ennemi, se morcele le plus possible et marche par demi-sections ou même par escouades. Dans ce cas, chacune des fractions assure la liaison avec ses voisines par deux hommes.

Les officiers commandant les compagnies choisissent également des coureurs, qui remplaceront les hommes de liaison absents ou mis hors de combat, ou même assureront les communications lorsque le téléphone ne pourra plus rendre de services, soit par suite d'un bombardement intense, soit par suite d'une avance rapide et de l'impossibilité d'une installation immédiate.

Si les hommes de liaison sont plutôt employés au cours de nos progressions, la tâche de ces coureurs est particulièrement ingrate puisqu'on les utilise surtout lorsque l'ennemi nous attaque, et que sa préparation d'artillerie a empêché les communications téléphoniques. Les escouades demeurent terrées dans leurs abris, attendant le signal de l'alerte ; mais les coureurs doivent aller prendre des renseignements auprès des guetteurs, les rapporter au chef de section, puis au commandant de compagnie — tout cela sous un bombardement d'une violence inouïe, dont la moindre intensité, pour le secteur d'un poste de tranchée, est de trente obus à la minute.

La guerre de mouvement, qui vient, sur une vaste partie de notre front, de succéder à la guerre de tranchées, va nécessiter pour les unités l'emploi incessant des agents de liaison, qui devront posséder, outre toutes les qualités que l'on attend déjà d'eux, un don marqué de l'orientation, car ils pourront n'avoir pas affaire deux fois de suite sur le même terrain, et c'est très vite qu'il faudra trouver les meilleures directions.

On voit que tout n'est pas rose dans l'emploi d'agent de liaison ; les braves poilus qui l'ambitionnent n'ignorent pas les fatigues ni les périls qu'il entraîne. Mais pour les raisons que nous avons dites, ils aiment encore mieux s'y exposer et l'obtenir. D'ailleurs ils sont tous plus ou moins fatalistes, et ils estiment sans doute que le danger qu'ils courront là n'est pas plus imminent que celui qui les menace dans les tranchées. Puis, la part d'imprévu que comporte le rôle d'agent de liaison, l'indépendance relative qui lui est laissée pour l'accomplissement des missions qu'on lui confie, sont bien faites pour tenter l'esprit aventureux du troupier de France.

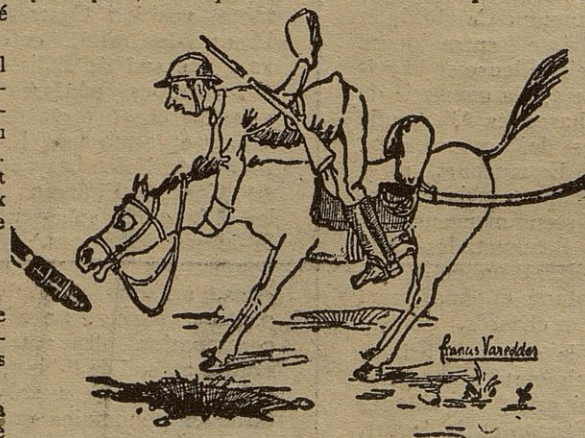
On conviendra qu'il était de toute équité de mettre en relief le rôle d'agent de liaison. Quand nos lecteurs liront maintenant quelque une des brillantes citations à l'ordre du jour que ces utiles auxiliaires du commandement méritent fréquemment, ils sauront tous ce que le titulaire a, pour l'obtenir, dépensé de bravoure et couru de risques, sans parler des blessures dont il pourrait être question.

Certaines unités de l'armée belge et de l'armée britannique ont utilisé, pour les liaisons faciles, le concours des chiens. Ces animaux, prudents et rapides, remplissent fort bien leur rôle, et on ne peut que souhaiter qu'ils deviennent sur tout notre front les collaborateurs fidèles et dévoués des poilus.

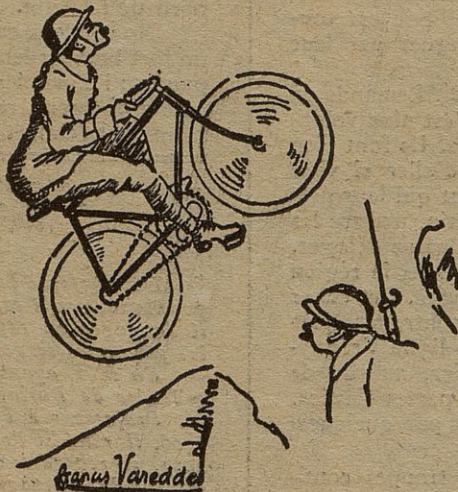
RENÉ THIELL.



Le « coureur » est ainsi appelé parce qu'il ne peut avancer qu'en rampant.



Si l'agent de liaison est impavide, son cheval sent plus vivement le danger !



Avec un peu d'habitude, le cycliste franchit les tranchées comme de simples caniveaux.

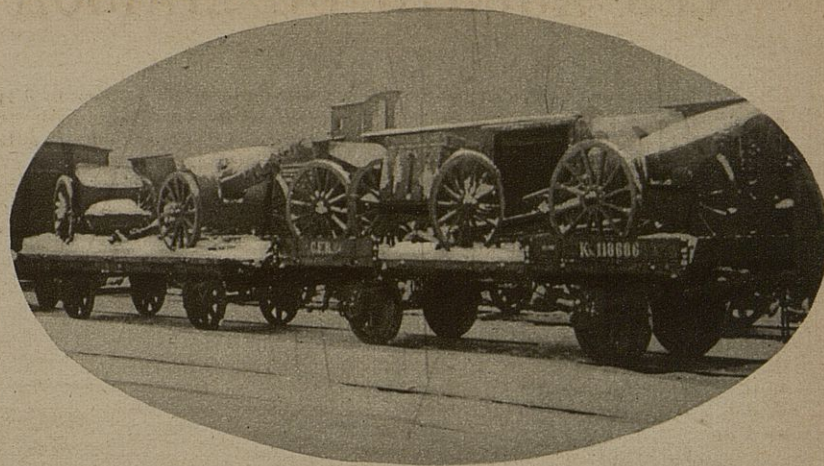
SUR LE FRONT DE L'ARMÉE ROUMAINE



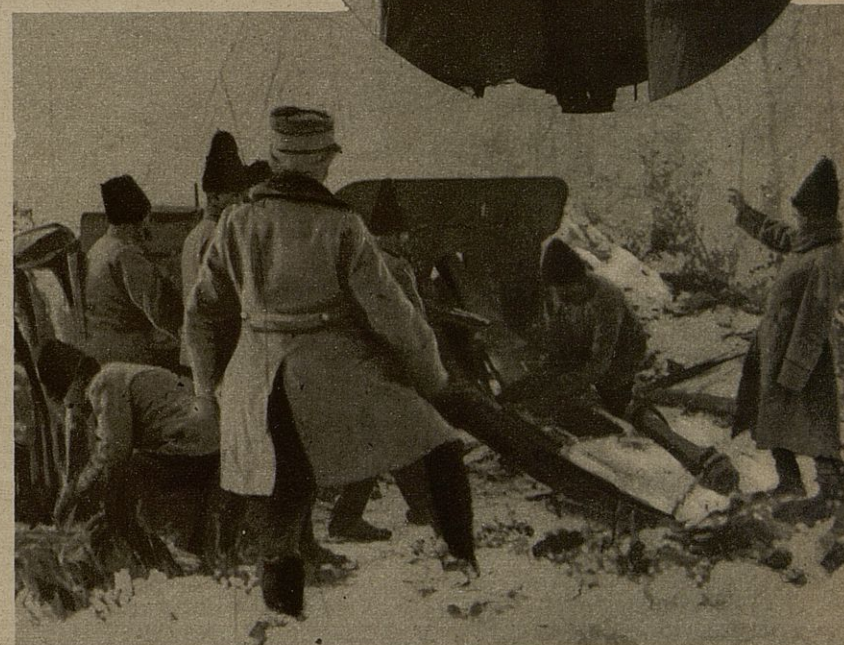
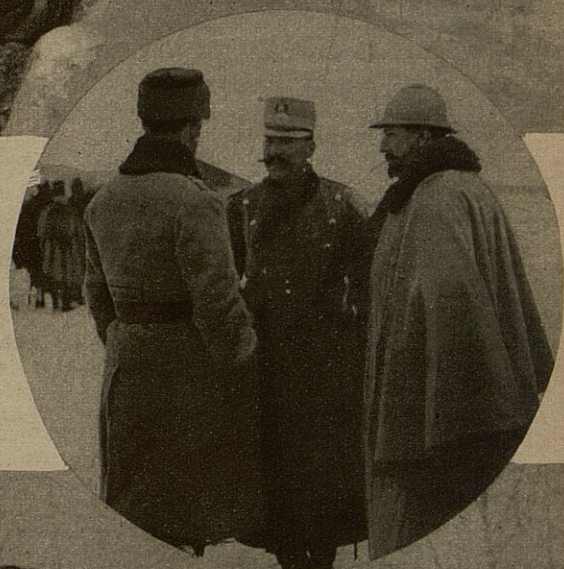
Pionniers roumains travaillant, malgré un froid intense, à la construction d'abris dans un bois. Pendant que les uns creusent la terre profondément gelée, d'autres coupent des arbres dont ils se serviront pour consolider et défilé les installations projetées.



La reine de Roumanie avec le roi sur le front. Dans le médaillon : le roi conférant avec les généraux Averesco et Grigoresco.

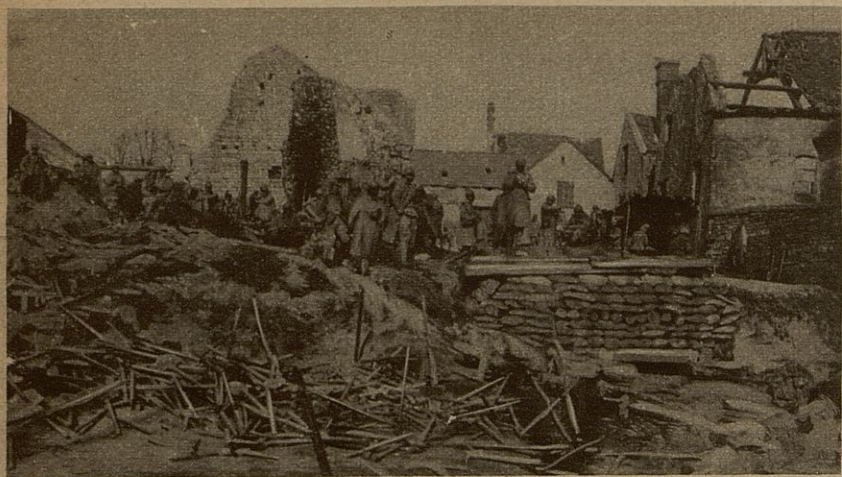


*Arrivée en gare de O... d'un convoi d'artillerie lourde française
Au-dessous : soldats roumains dans une tranchée, sous bois.*



Comme toutes les armées combattantes, l'armée roumaine a sa section photographique ; nous donnons aujourd'hui une série de photographies qu'elle nous a fait parvenir. Malgré ses revers, dus à la trahison pour la plus grande partie, l'armée roumaine n'a jamais désespéré ; elle s'est reconstituée avec courage, elle a refait son armement, elle n'attend que le moment de l'offensive contre l'ennemi commun ; artillerie lourde et mitrailleuses lui ont été fournies par les alliés en quantité suffisante. Elle est largement pourvue de tout.

VILLAGES DE LA RÉGION DE CRAONNE



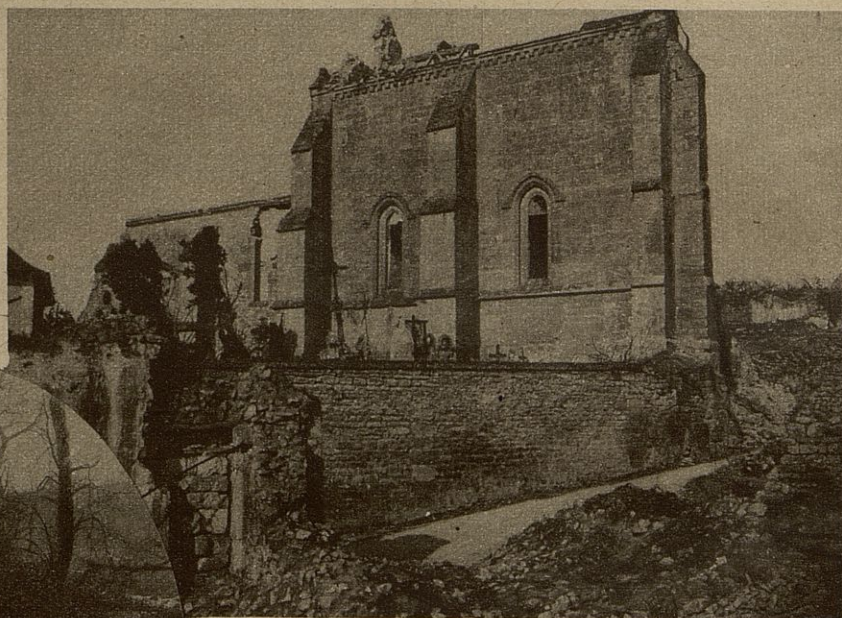
La place de Verneuil-Courtonne à l'heure de la soupe.



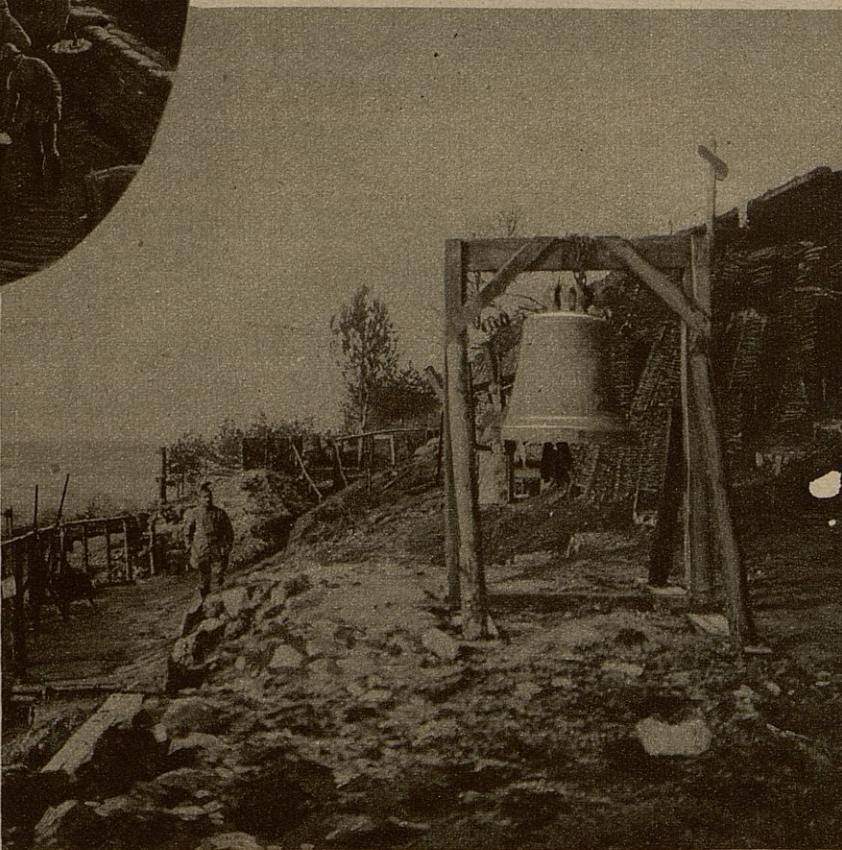
L'église de Verneuil-Courtonne détruite par les Allemands.



Ruines du village de Beaulne-et-Chivy



L'église de Moussy dont le clocher s'est effondré.

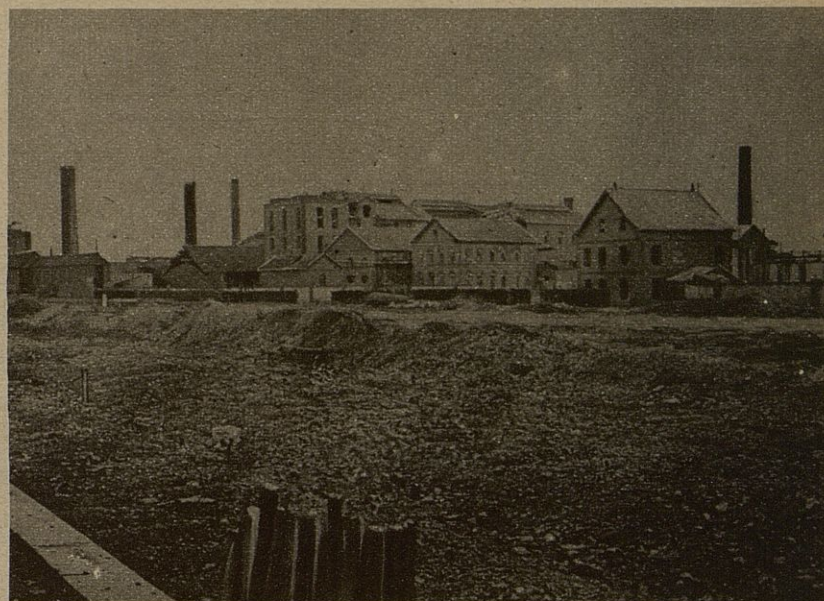


De violentes actions d'artillerie ont été signalées à différentes reprises vers Craonne et Berry-au-Bac ; c'est la région qui borde à l'Est le massif de Saint-Gobain et de Coucy, au sud de Laon. Les localités qui se trouvent sur cette partie du front ont, elles aussi, beaucoup souffert de la lutte d'artillerie. Ces photographies en sont la preuve. En bas de la page, à gauche, l'église de Vendresse, trouée par les obus ; à droite, la cloche retirée de cette église et servant à donner l'alerte des gaz. Dans le médaillon : une tranchée de première ligne à la lisière d'un petit bois qui dissimulait nos positions.

LA RÉGION DE HAM ET DE NESLE DÉVASTÉE



Non contents de brûler les villages qu'ils évacuaient, les Allemands ont « assassiné » les arbres fruitiers le long des routes et dans les vergers ; en voici un témoignage.



La sucrerie de Nesle a pu être, comme on le voit, sauvée du désastre par l'arrivée inopinée des cavaliers anglais et des nôtres qui firent leur jonction dans la petite ville.



A Nesle il ne restait que des vieillards et des enfants ; les Allemands ayant tout emporté, il fallut que l'autorité militaire fit procéder à des distributions de vivres.

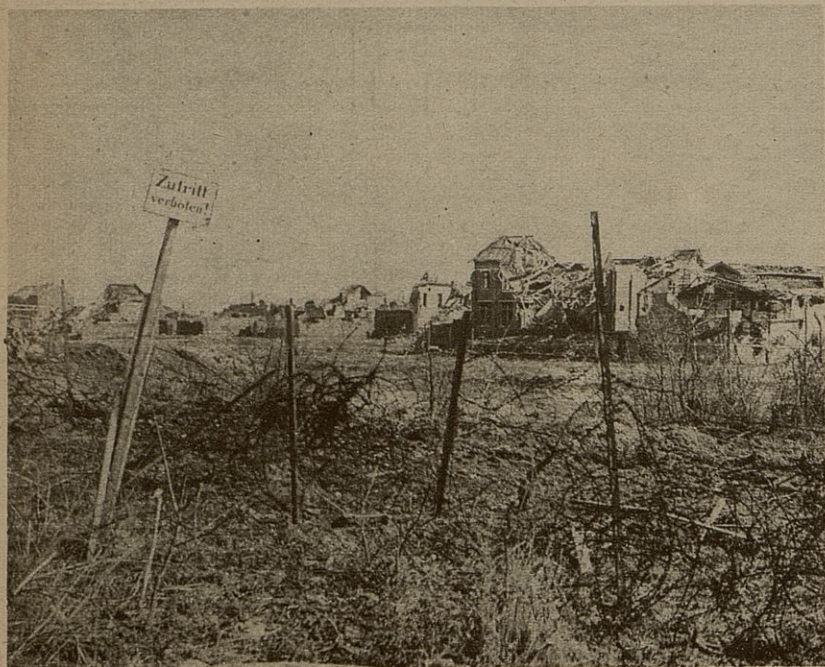


La gare de Ham a été détruite de fond en comble par les Boches avant leur départ ; la voie ferrée a été endommagée sur une longue étendue afin de retarder l'avance de nos troupes.



Les Allemands ont évacué Ham du 17 au 18 mars, après avoir fait sauter le château, ainsi que toutes les habitations où ils eurent le temps de placer des explosifs. On voit, à gauche, l'état dans lequel ils ont mis le bourg. A droite, les habitants aident avec empressement les soldats à réparer les routes que les barbares, en se retirant, ont crevées en de nombreux endroits en y faisant exploser des mines.

APRÈS L'ENTRÉE DES ANGLAIS A PÉRONNE



Cette pancarte « champ interdit » placée par les Boches à l'entrée de Péronne a eu un franc succès de rire près des soldats anglais.



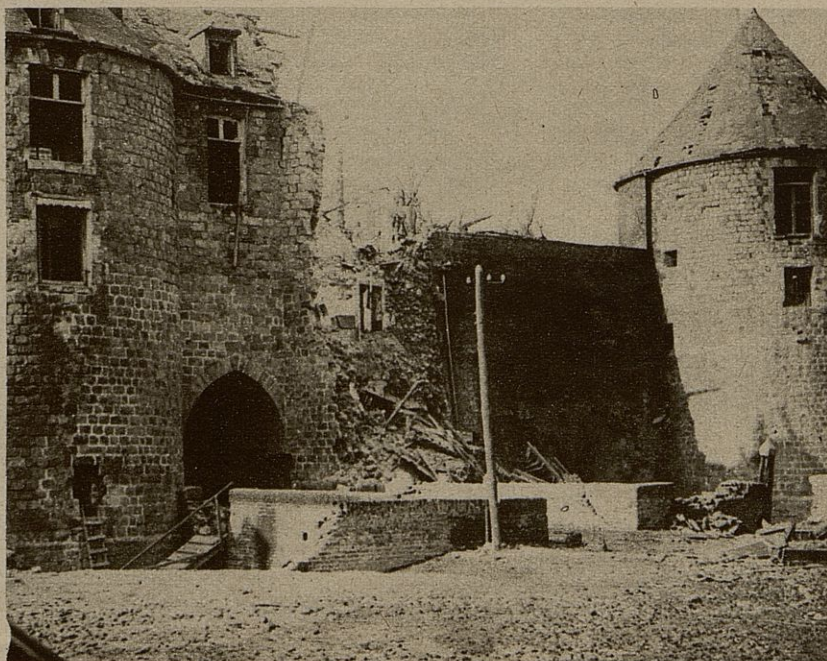
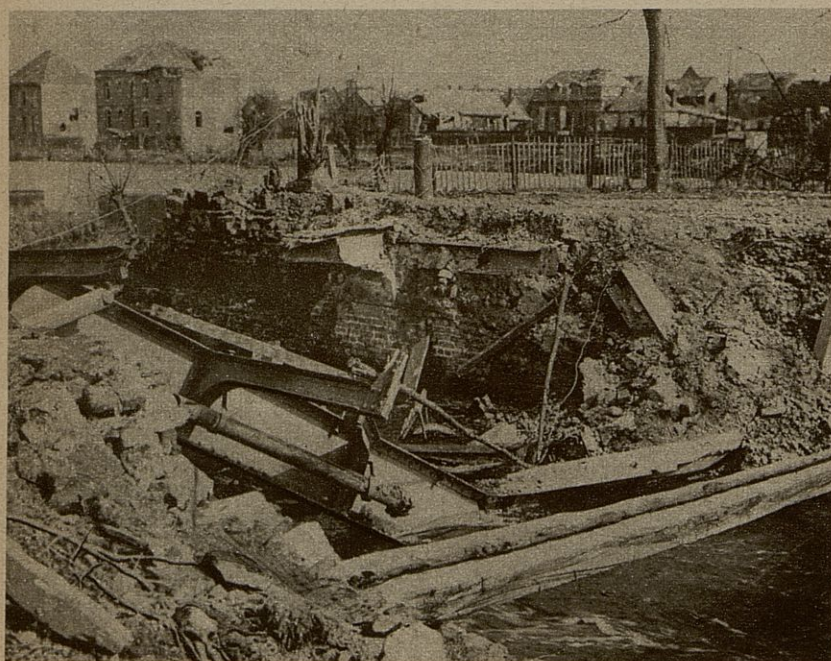
Voici une vue intérieure de l'église Saint-Jean dont nous avons donné la semaine dernière la vue extérieure.



A peine les Allemands avaient-ils évacué Péronne que nos alliés y pénétraient ; ils n'avancèrent dans les rues dévastées et désertes qu'avec les plus grandes précautions.



Les motocyclistes précédant la cavalerie partirent à toute allure derrière les Allemands en retraite ; on en voit ici un groupe faisant halte au milieu des ruines de Péronne.



Les Anglais trouvèrent Péronne, que les Allemands venaient d'abandonner, dans un état indescriptible. Elle avait été saccagée à fond. A gauche : un pont donnant accès à la ville et que les Boches ont détruit ; il fallut franchir le fossé sur une planche. A droite : le célèbre château de Péronne, dans lequel ils avaient accumulé les immondices. Une des grosses tours est écroulée dans le fossé.

BAPAUME DÉLIVRÉE PAR LES ANGLAIS



Cette photographie de Bapaume a été prise au moment où les troupes britanniques firent leur entrée dans la ville, après avoir repoussé les arrière-gardes ennemies.



L'hôtel de ville de Bapaume où, suivant un communiqué, il s'est produit le 27 mars une explosion accidentelle qui fit un certain nombre de victimes, dont MM. Briquet et Taillandier, députés.



Peu de rues sont encore praticables. Partout des amas de décombres obstruent la chaussée. Les façades crevées par les obus paraissent sur le point de s'effondrer.

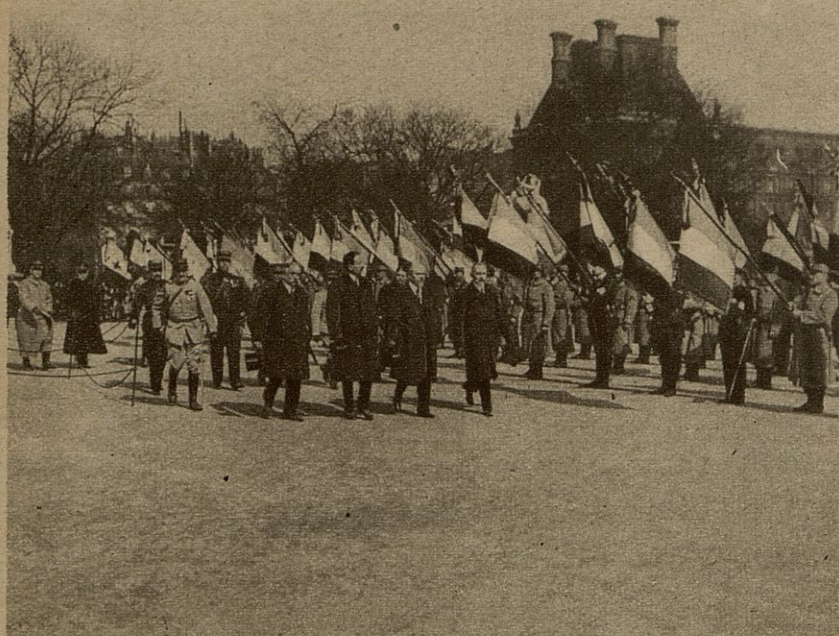


La principale rue de Bapaume ne présente que maisons démolies ou incendiées ; c'est là que la rage destructive des Allemands s'est exercée avec le plus de fureur.

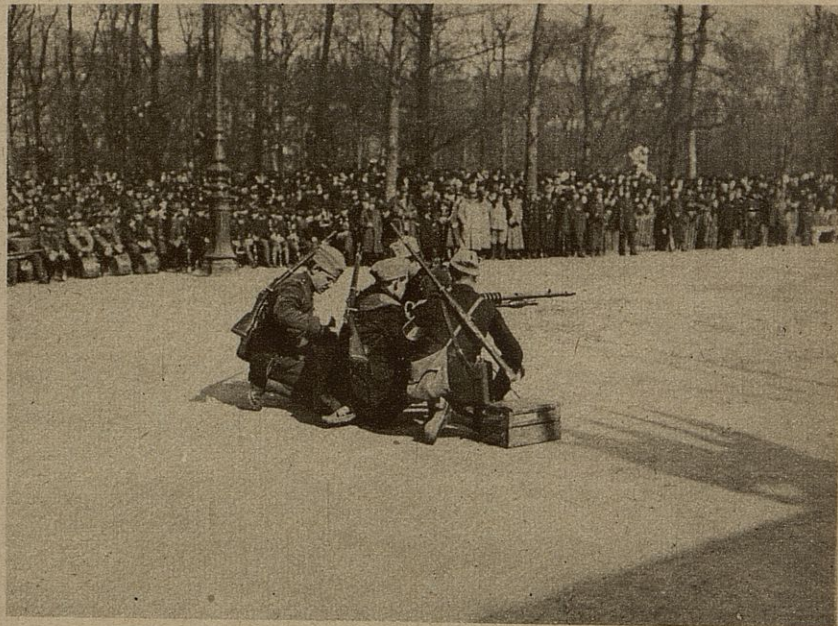
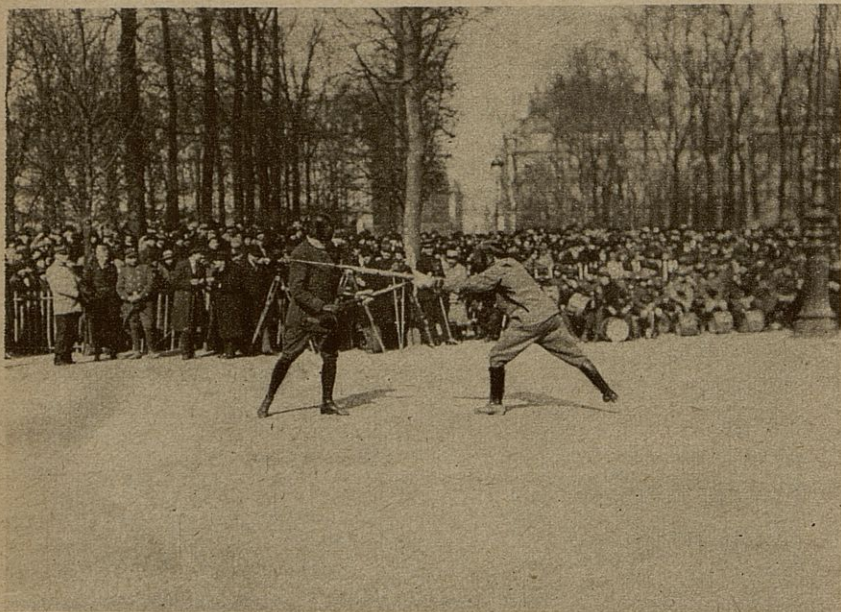


Bapaume, qui fut si longtemps l'objectif des efforts de nos alliés britanniques, est tombée en leur pouvoir le 17 mars. Le gros des forces allemandes avait à ce moment commencé de battre en retraite, mais de puissantes arrière-gardes occupaient encore la ville et il fallut livrer un violent combat pour les en chasser. Les Allemands, en prévision de leur retraite, avaient procédé à la destruction de la malheureuse cité avec un acharnement dont ces photographies sont le témoignage éloquent et irrécusable.

LES VISITES DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE



Le 25 mars, à l'occasion du prochain départ de la classe 1918, eut lieu aux Tuileries, en présence du Président de la République, la revue des futurs soldats élèves des diverses sociétés de préparation militaire. Voici, à gauche, l'arrivée aux Tuileries de M. Poincaré, salué par les drapeaux des sociétés. A droite, la mise en batterie d'un 75 par une section du futurs artilleurs.



Les exercices qui succédèrent à la revue ont fait ressortir toute l'importance de la préparation militaire des sociétés qui figuraient à cette solennité. Comme on peut le constater, à gauche par cette scène d'escrime, à droite par cet exercice de mitrailleuse, nos élèves soldats ont aussi bonne allure, autant de « tenue » que s'ils avaient deux ans de service.



M. Poincaré s'est rendu, le 24, dans quelques-unes des localités récemment libérées. Accompagné de sénateurs et de députés de la région, il a visité Noyon, Guiscard, Ham, Nesle, Roye. A gauche : M. Poincaré à Ham, où il a visité les quartiers les plus éprouvés. A droite : le président regagnant sa voiture à Nesle, où il fut reçu par un général anglais au son des fifres écossais.



A TIRE D'AILLE

PAR FÉLIX HAULNOI

CHAPITRE XI

HÉROIQUE GAMINERIE

Willy et Strong pénétrèrent dans le vestibule et refermèrent derrière eux la porte de l'office.

En attendant le retour des vieux domestiques, ils jetèrent sur le ciel, à travers la porte vitrée du perron, un regard de curiosité.

Une douzaine de dirigeables à armature rigide coupaient droit vers le Nord-Ouest. Des projecteurs se plaisaient à caresser la carapace métallique de ces monstres aériens, donnant en pâture à la grossière cruauté des populations germaniques le passage des corsaires de l'air allant, au sein des villes ouvertes, assassiner des femmes et des enfants!

Au-dessus du château, cinq ou six fokkers planaient dans un but inconnu.

Les domestiques descendaient. Les deux amis se cachèrent et cueillirent le ménage ébaubi au moment où la femme disait : « Allons chercher du secours. »

Strong rassura les deux vieillards tremblants.

— On ne vous fera aucun mal, pourvu que vous restiez muets et que vous n'opposiez aucune résistance.

Et l'opération commença.

Le géant de Cambridge, ayant placé deux chaises dos à dos, plaisanta dans le plus pur allemand :

— Ayez donc l'obligeance de vous asseoir. Nous allons vous ficeler comme deux saucissons de Mayencé, puis nous vous abandonnerons à vos réflexions. Ne vous frappez pas surtout. Encore un peu de complaisance. Ouvrez la bouche comme si vous vouliez avaler une grosse orange sans la peler. Parfait!... Nous allons remplir ce grand espace vide avec vos tabliers blancs. Quel appétit!... Maintenant, pour que toute cette toile se maintienne bien enfoncée, nous allons la comprimer légèrement par trois tours de corde. Là!... c'est fini!... Vous ne risquez ni de tomber ni d'avoir froid... Vous êtes bien calés, bien assis... Je n'aurais pas eu le cœur de vous abandonner sur le carreau glacé. Notre Kultur à nous, Anglais, c'est le confort. Nous en faisons profiter jusqu'à nos ennemis.

Willy riait aux éclats et terminait sa besogne, un genou à terre, quand un coup de théâtre inattendu vint renverser les rôles et mettre les trop confiants amis dans la situation la plus critique.

La porte du perron s'ouvrit avec violence et le vestibule se trouva envahi par un groupe déterminé d'officiers allemands.

— Haut les mains!... jeta une voix autoritaire.

Willy et Strong avaient fait un bond en arrière.

Devant eux, encadré d'une escorte impeccable, se dressait, menaçant, le Vaincu de Verdun.

— Haut les mains!... réitéra le kronprinz.

Les deux Anglais se gardèrent d'obéir à la lettre à cet ordre inélegant, mais ils se tinrent droits, les yeux bien ouverts sur celui qui leur parlait et dont l'attitude était moins que rassurante.

Le fils de l'empereur était suffoqué en effet d'avoir surpris dans le château du prince ces deux Anglais si loin de leurs lignes se livrant à cette invraisemblable besogne, au milieu des rires, au moment du passage solennel des superzeppelins en route pour Londres!...

Aussi débuta-t-il par le geste qui tue, menaçant alternativement Willy et Strong du revolver dont il était armé, mais plus désireux de savoir que de tuer :

— Qu'êtes-vous venus faire ici?... demanda-t-il.

Strong, de la voix détachée, neutre, un peu chantante des apôtres de l'Armée du Salut, répondit :

— Nous sommes venus jusqu'à ce château pour rendre à un certain Muller la visite qu'il a eu la politesse de nous faire.

Il donnait ainsi le ton qui guiderait jusqu'au dénouement toutes ses réponses.

Le kronprinz demeura un instant méditatif, puis ricanant :

— Vraiment!... vous avez eu cette audace!... Mais dites-moi, comment savez-vous que le prince de Worth se plait à porter ce nom de Muller quand la fantaisie le prend d'aller vous braver jusque dans vos lignes?... Qui vous l'a dit?

— Lui-même.

— Vous m'étonnez.

— Lui-même et tous les autres Muller dont nous avons purgé notre secteur. Ce nom ne leur porte pas bonheur. Ils en meurent tous!...

— Pas possible!...

Voyant que le fils de l'empereur abaissait son arme, Willy intervint juste à temps :

— C'est mon père qui a reconnu le prince.

— Le prince a donc été votre prisonnier?

— Oui, pendant quarante-huit heures.

— Il s'est évadé?

— Ce matin.

— Que lui vouliez-vous?

— Le ramener prisonnier au camp anglais.

Un silence presque absolu se fit.

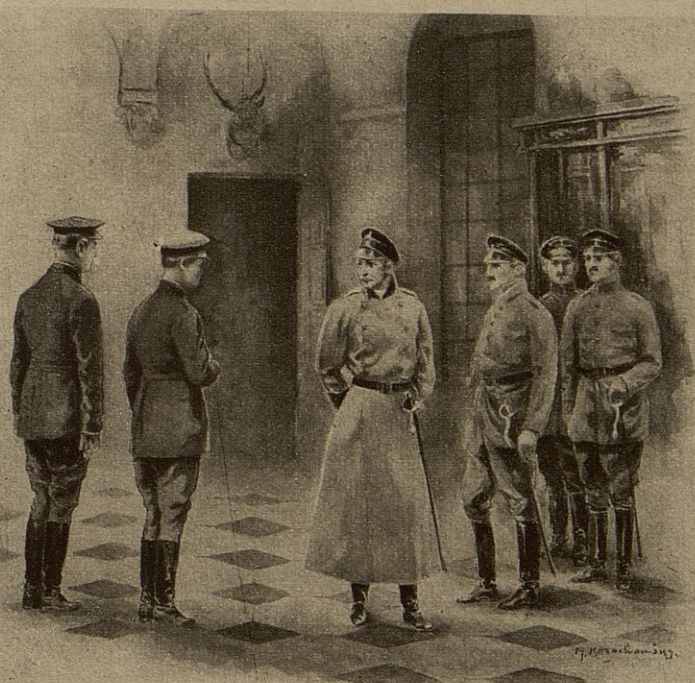
Le fils de l'empereur réfléchissait.

Au dehors, un bourdonnement lointain d'hélices remplissait le ciel.

Willy et Strong échangèrent un coup d'œil d'inquiétude, non au sujet de leur sort auquel ils étaient stoïquement préparés, mais parce que, tout à côté, derrière la porte close de l'office, des pas menus, des frôlements légers se faisaient entendre.

D'un geste brusque, le kronprinz s'empara de son revolver et, passant du silence au ton de la colère la plus âpre :

— Vous venez de vous moquer de moi!... Je vais vous brûler la cervelle. Si le prince se trouvait ici,



si l'était libre, il aurait reconnu ma voix!... il serait là, devant moi!...

— Quand nous nous sommes présentés, expliqua Strong avec une lenteur mesurée, le prince de Worth était à sa fenêtre, tout en haut du donjon. Il appelait ses domestiques. Détachez-les, interrogez-les. Ils vous diront si je mens.

Les malheureux, toujours attachés, roulaient tour à tour des yeux furibonds dans la direction des deux Anglais, puis suppliants dans celle du Hohenzollern, mais, quoique placés au beau milieu du groupe, ils semblaient n'intéresser personne.

C'est que, grâce à son esprit de méthode et d'ordre, le fils de l'empereur avait jugé en maître absolu qu'on s'occuperait de leur sort quand celui des aviateurs anglais serait réglé.

Le kronprinz réfléchit une dernière fois, puis se décida à prendre un parti.

Il dit à deux de ses officiers :

— Montez jusqu'à l'étage supérieur du donjon à titre de simple renseignement. Que le prince y soit ou n'y soit pas, à votre retour l'exécution aura lieu.

De nouveau le silence pesa.

Willy, dans la première seconde, eut son fin visage d'adolescent imberbe et blond agité de ce tremblement réflexe des lèvres et du nez spécial aux enfants rageurs quand la certitude d'être matés leur arrache des larmes. Sa dernière pensée fut pour Lucile. Il tendit l'oreille du côté de l'office et, n'entendant plus de bruit, se rassura. Comme il ne lui restait plus qu'à bien mourir, son esprit léger le poussa à dévisager les Boches et leur maître.

Soudain ses yeux s'arrondirent et restèrent en arrêt. Ces yeux mutins, fureteurs, qui d'habitude faisaient, en une seconde, leur profit de tout ce qui était susceptible de piquer leur curiosité, venaient tardivement de faire une découverte. Le kronprinz portait une épée et cette épée, à la poignée finement ciselée,

n'était autre que l'épée d'honneur offerte avant la guerre par le roi George, l'épée fétiche qui ne quittait jamais son possesseur par haine des Anglais qu'il rêvait d'anéantir. Une idée puérile s'imposa au jeune Willy, puérile mais amusante et dont il sourit tout seul. C'était la facilité avec laquelle, pendant deux ou trois secondes, il pourrait, d'un geste de surprise, s'emparer, se rendre maître de cette épée, ne fût-ce que pour la briser. Cette épée, lui seul la voyait, lui seul y pensait. En sportsman vif, souple, précis et vite, il calcula l'élan à prendre, le geste efficace à accomplir, et il se dit : « Je tiens cette arme. Quand je le voudrai, cette épée sera dans ma main, mais quand je l'aurai, qu'en ferai-je ? »

Tandis qu'il cherchait, Strong, sous la neutralité apparente de son masque impassible, agitait des pensées autrement pratiques. Lui aussi tendit l'oreille vers l'office, mais, plus tenace ou doué d'une ouïe plus fine que son ami, il se rendit compte que les jeunes filles ne s'en allaient pas. Elles étaient toujours là, anxieuses, hésitantes, cherchant sans la trouver une solution à une situation qui semblait n'en pas avoir.

Tout à coup le géant de Cambridge se frappa le front avec force et parut déraisonner.

— Je suis, messieurs, celui de nous tous qui ressemble le plus à défunt Archimède.

Puis, dévisageant le kronprinz avec une fixité de dément :

— Est-ce que, par hasard, monsieur, vous refusez de croire à la transmission de la pensée à distance?...

Le fils de l'empereur arrêta sur l'étrange bavard un regard de mépris. Il crut sincèrement que ce jeune Anglais, calme jusque-là, était subitement devenu fou, fou de terreur. Des cas analogues s'étaient produits sous ses yeux parmi les échappés des hécatombes de Verdun. Il ne s'en inquiéta plus et le laissa dire.

Strong en profita et poursuivit avec la volubilité d'un inconscient :

— Si Willy a surpris le secret de mon cœur, ne m'en veuillez pas, chère aimée, et pardonnez-moi comme je lui pardonne. Rappelez-vous surtout la dernière parole que je prononçai, la dernière remarque faite par moi tandis que votre main frôlait la mienne. Si votre mémoire est en défaut, c'est la Parque qui tranchera le double fil de nos jours.

Willy toussa avec force car des bruits, trop perceptibles maintenant, arrivaient de l'office.

Le kronprinz, impatient, et pressé d'en finir, leva la tête vers les étages supérieurs. Les officiers qu'il venait d'envoyer à la recherche du prince revenaient sans l'avoir vu.

Il dit, excédé :

— Je souhaite à tous vos compatriotes un sort semblable à celui qui vous attend. Préparez-vous à mourir.

— Impossible! affirma sur un ton prophétique l'énigmatique Strong, puisque nous devons nous marier le même jour, Willy et moi!...

Il ajouta d'un air détaché :

— Ce sera une belle cérémonie.

Le géant, à ces mots, se courba en gémissant, jeta quelques cris gutturaux, s'étrangla, faillit s'étouffer puis, se redressant :

— J'ai failli rire!...

Un coup violent et sec fut frappé tout près, dans le mur, et le vestibule se trouva plongé dans les ténèbres.

Il y eut dans l'ombre une bousculade violente, une mêlée furieuse, des bonds, des pas errants, des feintes, des poursuites.

— A moi!... à moi!... hurlait le kronprinz. Ne tirez pas!...

Un officier courut chercher un phare d'aéroplane. Quand il revint, on s'aperçut que les deux Anglais n'étaient plus là.

Mais la surprise la plus désagréable était réservée au fils de l'empereur.

L'épée fétiche à laquelle il tenait tant avait déserté son fourreau qui pendait seul et vide à son côté.

— Mon épée!... râla-t-il, mon épée!...

Sa fureur était à son comble. Une crainte superstitieuse lui faisait envisager ce fait comme un présage de mauvais augure et il voulait, sur l'heure, tirer une vengeance éclatante des mauvais plaisants qui ne semblaient pas pouvoir lui échapper.

Quand, après de vaines recherches, on songea à interroger les vieux domestiques enfin débarrassés de leurs liens, ceux-ci fournirent trop tard le renseignement utile.

— Ils se sont enfuis par l'office, assurèrent-ils.

(A suivre.)

LES CONTRASTES DE LA GUERRE

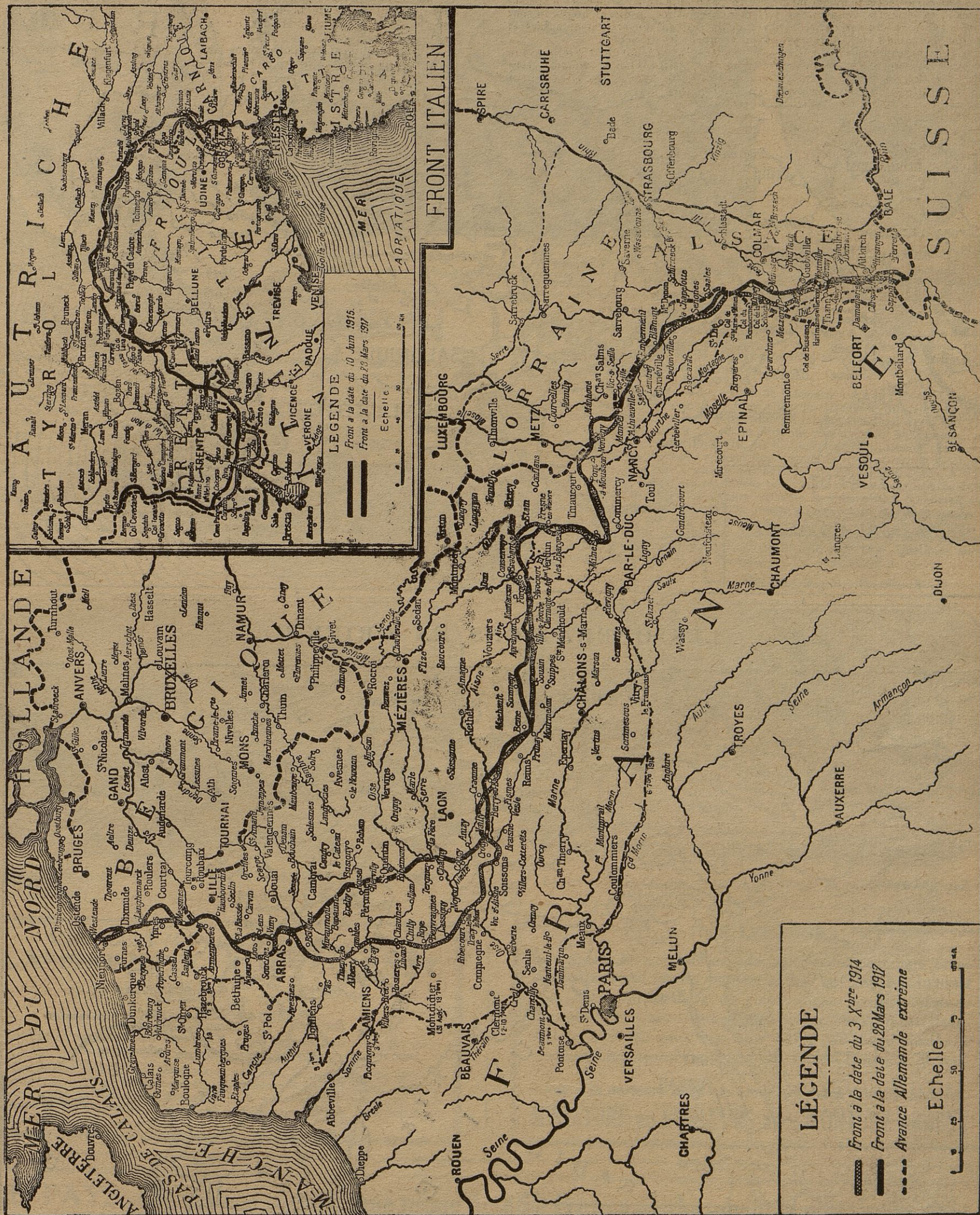


Plus heureux que leurs camarades, ces braves territoriaux ont découvert à l'arrière une auberge, où devant un bon feu, ils oublient les mauvaises heures passées dans la neige ; profitant de l'occasion ils s'offrent un repas soigné qu'une hôtesse accorte leur a préparé ; ce sont-là réjouissances bien modestes et bien rares ; elles n'en sont que plus goûtées par nos soldats.



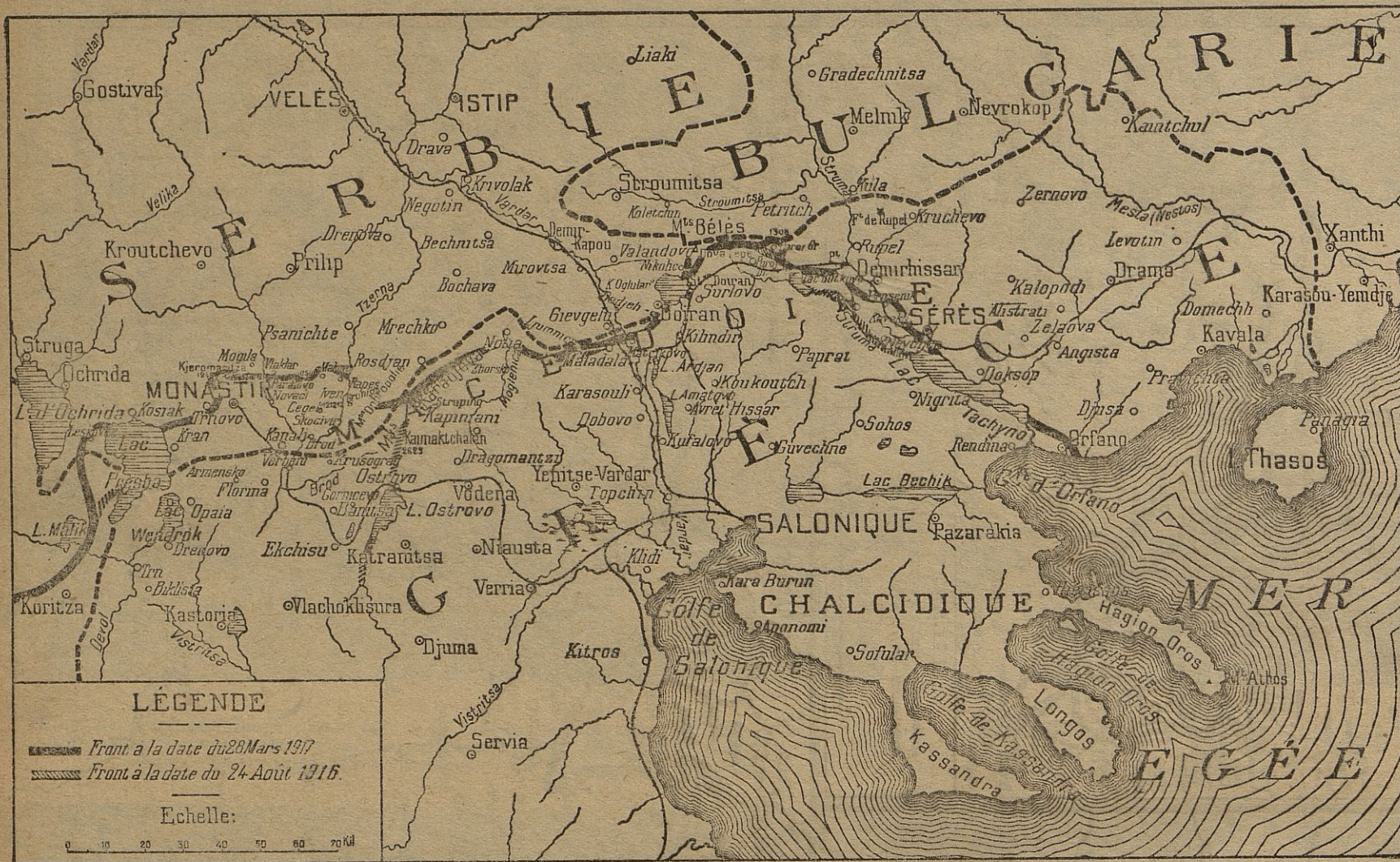
L'heure de la soupe rassemble, autour de la marmite qui leur est amenée par le « péchot », un détachement de territoriaux occupés à ouvrir une route à travers les bois de l'Argonne. Le travail rude, le froid qui est encore vif, aiguissent l'appétit : aussi n'y a-t-il pas de retardataire. Chacun tend sa gamelle au cuistot qui procède à la distribution impartiale des rations, tout en donnant aux camarades des nouvelles du secteur. Grâce à ses relations avec l'arrière, il est toujours un des premiers informés de ce qui se passe.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPERATIONS EN ORIENT





M. RAOUL BRIQUET.
député du Pas-de-Calais,
victime de l'explosion de Bapaume.



Le général B..., commandant le ...^e corps colonial, au milieu des
habitants des régions délivrées de l'occupation allemande.



M. TAILLANDIER
député du Pas-de-Calais,
victime de l'explosion de Bapaume.

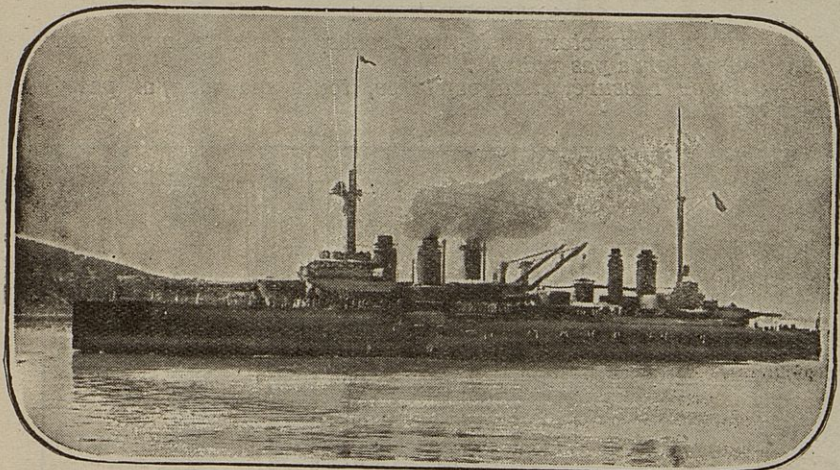
SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — Sur le front russe, les Allemands sont en train de perdre encore quelque illusions. Depuis le début des troubles qui aboutirent à une révolution aujourd'hui apaisée, ils espéraient bien que la situation intérieure de l'empire aurait une répercussion funeste pour la Russie, sur le moral des troupes. Or les troupes ont adhéré au nouvel état de choses : aucun trouble ne s'est produit dans l'armée, et depuis les événements de Petrograd, on a constaté un réveil d'activité sur le front russe et un regain d'initiatives de la part de nos alliés. Ce n'est pas que cela se soit traduit par des affaires sensationnelles ; dans celles que l'on a eu à enregistrer, on a pu remarquer que les soldats russes n'ont rien perdu de leur ténacité et qu'ils sont d'accord avec leurs nouveaux gouvernants pour pousser la guerre jusqu'à l'écrasement définitif des Boches. Quelques succès appréciables ont récompensé nos alliés de leur bravoure : sur la Bérésina, région de Naberezina ; sur le Stokhod, région de Borowno ; en différents autres endroits, des contre-attaques ont été repoussées.

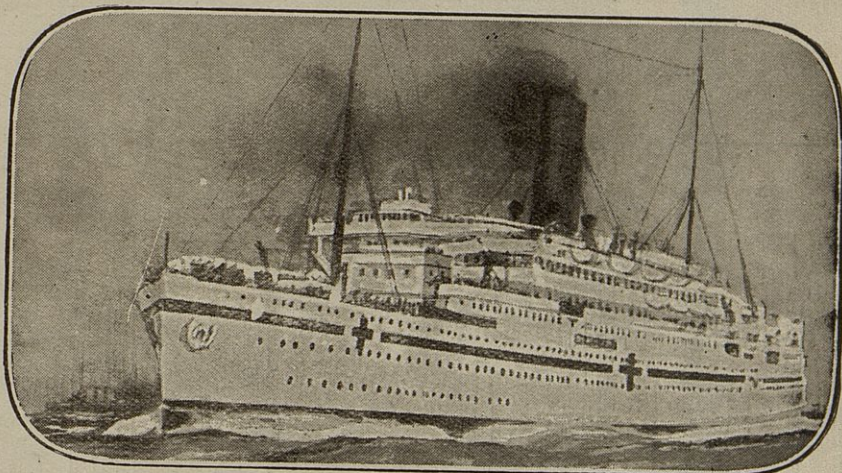
Sur le front roumain, le plus gros du travail continue à être fait par

l'artillerie ; néanmoins l'infanterie s'est beaucoup occupée. Le 23, nos alliés enlèvent à l'ennemi la gare de Halca-Vedeni, au sud du village de Vedeni ; le 24, ils perdent quelques tranchées à l'ouest de Noinesthi, mais ils les reprennent brillamment le 28. De nombreuses attaques contre leurs lignes, dans d'autres secteurs, sont repoussées.

FRONT DE MACÉDOINE. — La région de Monastir a été le théâtre de violents combats, du 19 au 22. Au nord de cette ville, les Germano-Bulgares ont multiplié les contre-attaques pour la possession de la cote 1.248 qui a fini par rester entre nos mains. Du 22 au 24, on ne signale pas d'action d'infanterie, mais l'artillerie est très active et Monastir est bombardé énergiquement. Le 24, toujours dans la même région, l'ennemi nous force, en faisant usage de liquides enflammés, à évacuer une tranchée que nous lui reprenons peu après. A l'ouest de Monastir, le 25, un de nos bataillons enlève 400 mètres de tranchées vers la crête de Cervena-Stena, et fait là une centaine de prisonniers. L'ennemi, après une violente préparation d'artillerie, essaie de les reprendre le 27 mais son attaque est enrayée. Au cours des récentes opérations autour de Monastir, nos troupes ont fait 2.104 prisonniers dont 290 officiers, pris 6 lance-bombes et 16 mitrailleuses. Nos alliés Anglais ont eu, de leur côté, quelques succès, notamment, le 26, à l'est du lac Doiran.



Le cuirassé français Danton torpillé et coulé dans la Méditerranée.



Le navire-hôpital anglais Asturias torpillé par un sous-marin allemand.

VIENT DE PARAÎTRE L'ART & LA MANIÈRE DE FABRIQUER **LA MARMITE NORVÉGIENNE**

et de faire la cuisine } sans feu }
 } sans frais } ou presque

PAR LOUIS FOREST

EN VENTE AU PAYS DE FRANCE, 2-4-6, BOULEVARD POISSONNIÈRE

Prix : 0'30 ; envoi franco contre 0'35

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concise à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la Marmite norvégienne, à laquelle ses articles parus dans le *Matin* ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

A NOS LECTEURS

Par suite de la grande affluence des commandes pour notre prime **Agrandissement photographique** et pour permettre à nos artistes l'exécution irréprochable de ces portraits, nous sommes obligés de suspendre jusqu'à nouvel ordre l'insertion de ces bons-primés ; cependant les bons déjà parus dans les n^{os} 117 à 128 restent valables, à condition d'être envoyés au PAYS DE FRANCE avant le 20 avril.

Voir à la dernière page des annonces notre nouvelle prime :

MINIATURE en COULEURS avec MONTURE ARGENT

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n^o 128 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 10 et intitulé : « Bizarre accident d'aviation. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

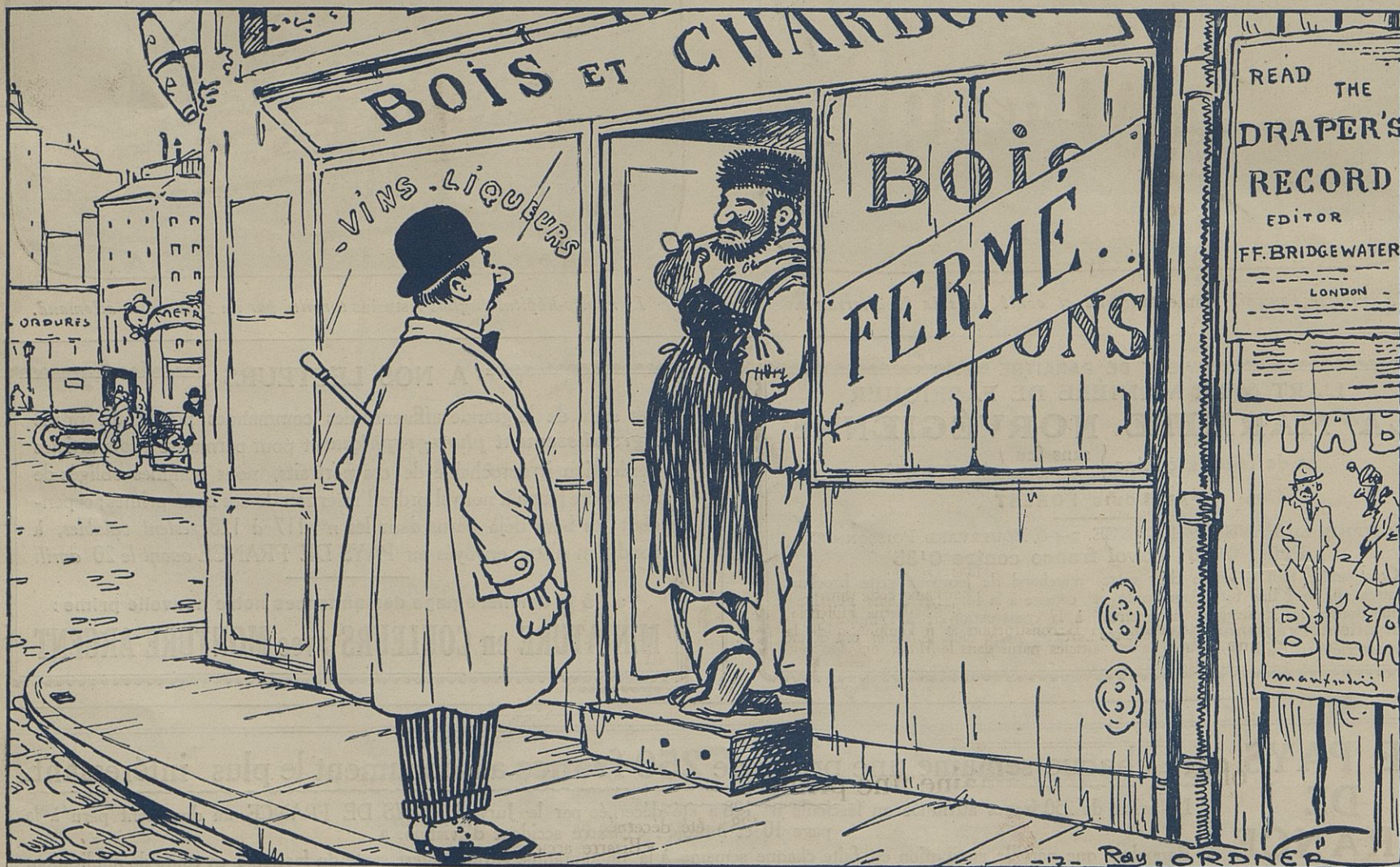
La Guerre en Caricatures



LA NOUVELLE VISITE DES REFORMES !
— Encore une visite !... moi qui suis si peu mondain !...



ANTECEDENTS !
— Tu vas inspecter les lignes boches, on peut compter sur toi, tu ne te feras pas voir ?...
— Soyez rassuré, mon cap'taine, toute ma vie j'ai passé inaperçu !...



LA CRISE DU CHARBON !
— Mais parfaitement, cher mochieu, je chouis devenu chi populaire dans le quartier que je me présente aux prochaines élections !...